

“ Le Lac aux Cygnes ” par les Ballets de Moscou

Il est bien difficile de commenter en quelques lignes un spectacle aussi nouveau que « Le Lac aux Cygnes » du Théâtre Stanislavsky. A ceux que ferait sourire ce qualificatif de « nouveau », je ferai observer qu'une découverte archéologique peut être aussi passionnante que bien des inventions modernes. (Imaginez la révélation que serait pour nous le « Ballet Comique de la Roynie » tel qu'il fut représenté en 1581 !) Le rideau du Châtelet se lève sur un autre monde, dont nous n'avions jusqu'ici qu'une connaissance superficielle et de seconde main. Car ce n'est pas le cinéma qui peut donner une idée juste d'un art fait pour la scène, surtout du point de vue technique.

Je tiens à préciser que je n'ai encore assisté qu'à la première représentation du Ballet Stanislavsky. A trois jours de leur arrivée, les danseurs n'avaient pas eu le temps de s'habituer à la pente de la scène (les scènes de Russie sont horizontales) et, peut-être, étaient gênés par le trac. Il n'en faudrait pas davantage pour expliquer les bavures qui gâtèrent le point final de la plupart des variations. Plus surprenantes sont certaines incorrections de style, si unanimement commises qu'elles doivent être de règle dans l'école russe actuelle. L'en-dehors est approximatif et, en attitude, les jambes non tendues laissent saillir le genou et flotter le mollet. L'écartement semble médiocre. Mais quelle merveilleuse souplesse de la taille et des bras, si cultivés à Moscou et si négligés à Paris !

Je m'aperçois que tout ceci ne concerne que les danseuses, qui sont en effet l'élément prépondérant du ballet. Diaghilev et Lifar ne sont pas encore passés par là. Les hommes sont avant tout de robustes porteurs, peu élégants d'allure, capables de difficiles performances en matière de cabrioles et de tours en l'air compliqués, mais ne donnant jamais l'impression de légèreté. Si l'idéal réaliste de nos visiteurs réserve la grâce au sexe faible, ce que nous considérons comme un défaut est parfaitement logique.

L'atout majeur de cette troupe est son corps de ballet. Discipliné est trop peu dire. Il fonctionne comme un seul corps, et pas seulement par les jambes. Je garderai longtemps le souvenir d'un impeccable alignement de neuf beaux bras et du parallélisme des ronds de jambe dans le pas de quatre des jeunes cygnes. Qu'on ne nous parle pas de ballet mécanique ou d'automatisme sans âme, en essayant de nous faire croire que le désordre est toujours un effet de l'art. Un ensemble, par définition, est d'autant meilleur qu'il est mieux réglé.

Il faut reconnaître qu'après d'un tel corps de ballet, les solistes ne brillent pas d'un éclat particulier. Cherchent-ils seulement à être brillants ? Ce n'est pas sûr du tout et nous reviendrons tout à l'heure sur ce sujet.

On a dit et redit que les décors et surtout les costumes sont complètement démodés, que les ballerines sont mal coiffées et que leurs compagnons portent de ridicules petites culottes, avec des bottines plus ridicules encore. Nous savions cela, grâce à l'image, bien avant de voir un ballet russe en chair et en os. Parlons plutôt de la version du « Lac aux (ou des) Cygnes » réalisée par le maître de ballet Vladimir Bourmeister. La partition est, nous dit-on, la seule conforme au manuscrit original de Tchaïkovsky. Elle présente des différences assez considérables avec les versions traditionnelles, même celle du « Bolchoï ». Certains numéros changent de place et l'épisode du Cygne Noir n'a plus grand rapport avec ce que nous entendons et voyons d'habitude. Toute la chorégraphie a été remaniée, sauf celle du très classique deuxième acte conservée dans la version d'Ivanov.

Les initiatives de Bourmeister en tant que metteur en scène m'ont paru excellentes. En illustrant

l'ouverture d'une bref tableau montrant comment la Princesse fut métamorphosée en cygne, il a situé tout le ballet dans son atmosphère de conte de fées. Le personnage même de l'enchanteur est une trouvaille : d'immenses ailes de chauve-souris qui se détachent de la masse sombre des rochers à plusieurs mètres de hauteur, la tache blafarde d'un visage, et c'est tout. Il garde tout son mystère et, pour la première fois, ne m'a pas donné envie de rire. Quant aux cygnes qui défilent — avec leur reflet — à la surface du lac, je comprends qu'ils aient pu être comparés aux célèbres mobiliés des stands de foire. Ce qui est flatteur pour eux, c'est qu'on ne les compare pas au cygne de Lohengrin et aux navigateurs de toile de notre Opéra, qui ont coutume d'avancer par saccades sur des rails grinçants. Le changement à vue de la fin du premier acte n'était peut-être pas indispensable, mais son extraordinaire réalisation donne un avant-goût de ce chef-d'œuvre de machinerie et d'éclairage qu'est la tempête sur le lac. Dans un autre ordre d'idées, j'approuve Bourmeister d'avoir inclus les divertissements du troisième acte dans les sortilèges de Rothbart. Car, je vous le demande, que venaient faire des danseurs espagnols, italiens et autres dans un château allemand du moyen âge ? Enfin, la part de la pantomime a été habilement réduite dans les premier et troisième actes, laissant plus de place à la danse et moins à ses fastidieuses annexes.

Revenons à ces solistes qui ne veulent pas être des étoiles : j'ai admiré dans un adage du premier acte S. Vinogradova, que d'autres ont vus ou verront dans le rôle principal ; elle doit être une admirable Odette. Pour Violetta Bovt, vedette de la première soirée, son physique et son tempérament conviennent particulièrement au cygne noir Odile. Svintoslav Kouznetsov n'a pas le noble maintien d'un prince, et j'aurais préféré voir Siegfried incarné par A. Tchitchinadze. Vladimir Tchigouretov, dont l'air gamlin m'a rappelé le clown Popov, y fut étonnant dans l'emploi de bouffon. L'occasion se présentera bientôt de mieux apprécier ces artistes, et d'autres, dans les deux programmes variés que nous réserve le Ballet Stanislavsky.

Maurice Tassart.

■ LE GRAND SOIR. — Le monde change à chaque minute, et quand les grands personnages russes viennent voir l'Europe de l'Ouest, c'est en avion... à réaction.

La soirée du Châtelet nous a démontré, grâce aux ballets soviétiques, qu'il avait passé beaucoup d'eau entre l'Est et l'Ouest.

Une foule considérable avait assiégé le théâtre. Mais peut-on parler d'une foule quand il s'agit de M. Edgar Faure, de Le Troquer, de l'ambassadeur Vinogradov, du président Monnerville, de Christian Pineau, de Ludmila Tchérina (qui, elle au moins, comprenait non seulement le ballet mais les danseurs!), de M. Bourges-Maunoury et de M. Malik, qui a tourné au noir et blanc (*merci*), puisque sa barbe est blanche et son turban noir.

On n'avait guère vu en France que des extraits du *Lac des Cygnes*, on l'a supporté ici tout entier et on le craignait un peu, mais ce ballet fut tout à fait excellent.

D'ailleurs le spectacle dans son ensemble est d'une très grande beauté, et il a enchanté les spectateurs.

A la sortie, des torrents de fleurs pleuvaient vers la scène et les acteurs eurent la charmante idée, très russe d'ailleurs, de rejeter aux spectateurs les fleurs qu'on leur offrait.

De sorte que M. Paul Reynaud en fut tout à coup inondé, et que sa petite taille disparut sous l'ondée, à croire que les anciens premiers ministres naissent sous les choux-fleurs.

C'était presque, à 40 ans de distance, ce que furent les premiers ballets russes, au temps où Diaghilev était célèbre et Cocteau inconnu, l'un et l'autre avec raison. Et où Karsavina, Nijinsky et Fokine faisaient les beaux soirs de Paris...